

# LA MEFIANCE TUE LA FOI

Le Parti socialiste, devenu, depuis l'avènement du Front populaire, un parti de gouvernement, attire à lui un grand nombre d'hommes qui, jusque là, ne s'étaient pas sentis vibrer outre mesure au contact du marxisme...

Y a-t-il là matière à se réjouir ou à s'inquiéter ?

C'est ce qu'il nous faut essayer de déterminer.

S'il s'agit de néophytes restés à l'écart de la lutte de classes, faute d'en avoir saisi toute l'importance, il est bon de s'en féliciter sans arrière pensée.

C'est la preuve que les réalisations, incontestablement heureuses, opérées par le gouvernement Léon Blum en faveur de la classe ouvrière ont réveillé la reconnaissance et la conscience du prolétariat bénéficiaire.

Il dépendrait de nous d'effectuer l'effort nécessaire pour achever et renforcer l'éducation socialiste de nos nouveaux camarades, afin de conjurer tout danger.

Mais lorsque nous observons que des hommes, qui ne sont prolétaires ni de cœur, ni d'attaches, viennent frapper aux portes de nos Fédérations et jouent des coudes — par habitude — dans le but d'y pénétrer et de se classer premiers, nous ne pouvons nous défendre d'une inquiétude « mortelle » !

Que viennent faire chez nous ces aspirants socialistes qui ont prostitué sur tous les tréteaux, les plus diverses professions de foi politique ?...

Ils sont trop avisés, trop intellectuels — au sens le plus péjoratif du mot — trop politiques, pour avoir attendu jusqu'à mai 1936 pour apprendre à connaître et apprécier toute la valeur de l'idéal prolétarien.

Ils ne peuvent être devenus socialistes du jour au lendemain...

Ce n'est point l'instinct de classe qui les attire parmi nous...

Alors ?

Cet alors est lourd de menaces... Est-ce à dire qu'ils ne sont pas sincères, que ce sont des « arrivistes », des imposteurs par conséquent ?

La réponse n'est pas si simple...

S'ils sont sincères, c'est qu'ils estiment — à tort ou à raison — que notre parti a changé, qu'il s'est fait plus accessible, moins intransigeant, moins révolutionnaire enfin.

Si, au contraire, notre parti n'a pas changé, s'il reste toujours aussi combattif, aussi irréductible dans sa foi révolutionnaire, c'est que les hommes politiques qui se sentent tout à coup entraînés vers lui avec une telle force attractive, ont des ambitions à satisfaire, des buts inavouables à atteindre...

C'est que leur nez a flairé le vent. Que leur snobisme politique suit la mode...

C'est qu'en spéculateurs avisés, ils misent sur les actions socialistes dans le but de réaliser une affaire fructueuse...

Dès lors, aurions-nous la naïveté d'espérer que pudiquement ils vont prendre rang ou faire antichambre ? Non ! Ils sont au-dessus de cela...

Ces capitaines de la politique ne sauraient s'accommoder et se satisfaire d'un rôle effacé et subalterne.

Ils comptent bien s'adjuger toutes les charges, accaparer tous les mandats, dans un temps record.

Leur intelligence, leur dialectique les y portent.

Qui pourrait leur barrer la route ?... Qui pourrait les éclipser ?...

Le militant de base ? Il a bien trop conscience de son infériorité. Il aurait trop de scrupules d'accepter une charge pour laquelle il ne se croit pas fait. Sa tenue modeste, son manque d'instruction, sa maladresse de langage, apparaissent à sa modestie comme d'insurmontables obstacles. Dès lors, admiratif et confiant, il cède la place au nouvel arrivant moins scrupuleux...

Cela est déjà grave !... Mais il y a plus :

Les néophytes — et avec eux tous ceux qui n'ont pas une formation socialiste bien définie, ni des convictions bien profondes — ne vont-ils pas s'imprégner d'un socialisme à l'eau de rose, édulcoré, décoloré, à l'image des « profiteurs » avec lesquels ils se trouveront en contact ?

Que deviendra le « socialisme » véritable entre les mains de ces accapareurs ? Gardera-t-il seulement figure humaine ?

Comment ne pas être effrayé par ce problème d'actualité ? Comment ne pas conclure qu'il y a danger d'ouvrir à deux battants les portes de notre parti à tous ceux qui mon-

trent une patte trop blanche pour ne pas être suspecté ?

On risque de décourager le militant qui paie sa cotisation et se dévoue corps et âme, sans autre but que la grandeur de ce parti.

On risque de perdre un temps précieux à s'observer.

On risque enfin d'émauser ses forces vives en des luttes intestines.

Or, qu'on y prenne garde : si l'on doit constamment se tenir en défiance, la méfiance aura raison de notre foi !

**Charlotte RICARD,**  
Membre de la C. A.  
de la Fédération du Var.

## Quand les gens d'armes rient...

Découpé dans l'Œuvre du 9 octobre la délicate information suivante (prière de savourer la douce ironie du style) :

« Le général Milch félicite la France pour la tenue de son armée de l'air. — Dans le grand salon du charmant hôtel Empire qui abrite l'ambassade du Reich, le général Milch, sous-secrétaire d'Etat à l'aviation allemande, très à l'aise dans un complet gris de bonne coupe » (allons, tant mieux !) « a reçu hier matin les représentants de la presse en présence du comte Von Welck, ambassadeur, et les a gratifiés d'un petit speech empreint de la plus franche cordialité et marqué au coin de la plus parfaite courtoisie.

« ... Je me suis volontiers rendu (a déclaré le général) aux invitations du gouvernement français me conviant à prendre contact avec l'autre branche de son aviation, l'aéronautique militaire... »

(Les généraux n'ont pas la même façon de « prendre contact » avec les aviations militaires étrangères que les simples soldats ou les populations civiles...)

« L'accueil qui m'a été réservé par le ministre de l'Air, M. Pierre Cot, et par le général Féquart, chef de l'Etat-major général de l'armée de l'air, constitue l'un de mes meilleurs souvenirs des séjours que j'ai pu faire à l'étranger. Je crois pouvoir dire que cet accueil a été inspiré, non seulement par l'esprit de camaraderie, mais encore par un véritable esprit d'amitié.

« Les deux aviations courent les mêmes risques, sont exposées aux mêmes périls, et c'est sans doute ce qui explique cette camaraderie qui est un fait. Le désir du gouvernement français de nous faire un séjour agréable a été exaucé au delà de ce que nous pouvions attendre... Le point culminant de notre séjour en France a été la visite que nous avons faite à Reims, où l'on nous a montré l'aviation française au travail. Malgré le temps défavorable, les avions français DE CHASSE ET DE BOMBARDEMENT ONT ENTIEREMENT REMPLI LA TACHE QUI LEUR AVAIT ETE FIXEE. »

« ... La France, dans le domaine aéronautique, peut se féliciter de se trouver au tout premier rang dans le monde, AVEC D'AUTRES NATIONS. »

(Délicieux ! Mais le lecteur, supposé bête, est prié de ne pas savourer l'ironie de ce classement.)

« ... Avec ses officiers, ses soldats et son matériel, la France se place bien au premier rang... Cette manifestation de Reims reste pour moi un souvenir inoubliable.

« M. Pierre Cot a bien voulu honorer d'une distinction notre aviateur Udet... Je remercie vivement le ministre de l'Air français. De telles rencontres inspirent un respect mutuel des deux aviations. Se trouvant au même rang » (le premier, cela va sans dire). « animées du même esprit de camaraderie, elles doivent avoir le même respect l'une pour l'autre et COLLABORER amicalement. (Au massacre de leurs peuples respectifs. N.D.L.R.)

« Ajoutons (dit l'Œuvre) que la distinction à laquelle le général Milch a fait allusion est l'insigne de « PILOTE MILITAIRE FRANÇAIS » qui a été remis à lui-même, ainsi qu'au général Udet, par M. Pierre Cot. »

Et ajoutons, nous, au commentaire de l'Œuvre, que ce général Udet, promu, par la grâce de M. Pierre Cot, ministre antihitlérien, à la dignité de « pilote militaire français » (!), est le même qui, pendant la dernière grande rigolade de 1914-1918, a descendu cinquante « pilotes militaires français... ».

Parlons sérieusement. Ce qui est grave, ce n'est pas que les chefs militaires des nations futures

« ennemies » se fassent mutuellement risette et s'entendent comme larrons en foire. Cela s'est toujours fait, y compris pendant la « grande guerre », quand, par un curieux hasard, grâce aux « conventions » secrètes, les bombardements n'atteignaient jamais ni le bassin de Briey de MM. de Wendel et von Wendel, ni le G.Q.G. des belligérants... Mais autrefois, on ne le disait pas. On ne le publiait pas, noir sur blanc, dans les journaux, et surtout dans les journaux de gauche, comme la simple relation d'un état de choses tout naturel. Aujourd'hui, on est tellement sûr que le public est « à point », qu'on n'hésite plus à l'écrire, avec un demi-sourire en coin. Aucun danger que le lecteur, savamment abruti déjà, ne fredonne, en lisant ce genre d'informations :

« Tout cela pour des Atlasses, qui, vous à peine enterrés, se feront des politesses pendant que vous pourriez ! »

D'ailleurs, les politesses, on se les fait aussi bien « avant » qu'« après ». C'est juste pour la durée des hostilités que, dans les journaux du moins, l'armée ennemie ne vaut plus rien du tout !

Mais pourquoi nous fâcher ? Pourquoi, éternels regimbours que nous sommes, nous refuser, comme des enragés, à reconnaître qu'une nouvelle forme d'internationalisme est née, et se développera malgré tous nos préjugés de révolutionnaires vieux jeu ? Ce néo-internationalisme, c'est celui-là même que définit notre camarade Amédée Dunois dans la Revue de presse du Populaire du 9 octobre, lorsqu'il se félicite de ce que « le discours du président Roosevelt est une victoire de l'internationalisme », et lorsqu'en même temps il éclaire naïvement le sens de cet « internationalisme » en opposant ce discours de 1937 à la déclaration de Monroe de 1823, proclamant :

« Il n'entre pas dans notre politique de prendre part aux guerres européennes. »

Aveu candide, mais superflu. Nous avons déjà compris, camarade...

« Le monde change, en 114 ans », s'exclame A. Dunois. Les hommes changent aussi, en vingt ans. L'« internationalisme » de l'Amédée Dunois 1937 ressemble à celui de l'Amédée Dunois 1914-1918, comme la nuit ressemble au jour, la guerre à la paix, et la fraternité prolétarienne au bellicisme d'Union sacrée...

Et si cela continue, nous ne doutons pas, en effet, que l'Internationale ne soit bientôt le genre humain. Mais ce sera l'Internationale des militaires et des militaristes, celle de M. Pierre Cot et du général Milch, celle, enfin, dont le général Gamelin, notre chef d'Etat-major, chantait la gloire, lorsqu'il s'écriait dans un banquet offert aux attachés militaires de tous les pays :

« Il n'est pas de plus belle Internationale que la nôtre ! Je lève ma coupe en l'honneur de TOUTES LES NOBLES ARMÉES représentées auprès de nous. Messieurs, à vos drapeaux ! »

Travailleurs de tous les pays, dupes éternelles, éternelles victimes, à « vos » patries respectives, n'est-ce pas ? A « vos » armées, n'importe lesquelles, pourvu que vous soyez mobilisés quelque part ! Et vive la « camaraderie » du front !

Mais, marchez-vous toujours ?

**Hélène MODIANO.**

Le gérant : J. LEFEUVRE.



L'EMANCIPATRICE, IMPR. COOPÉRATIVE  
3, r. de Pondichéry, Paris. 17 58 1037  
G. DODRELLE, Administrateur-Délégué.